

Jusqu'à la faim

Eric Dumont

Jusqu'à la faim

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

Sous le nom d'Eric Dumont :

Mort sur annonces, Liv'éditions, 2003 (épuisé)

L'amant double, Liv'éditions, 2004

Toulon sur Seyne, Liv'éditions, 2006

Blanche est la nuit, Editions autres talents, 2013 (épuisé)

Les bourdes militaires, collectif sous la direction de Bruno
FULIGNI, Editions Prisma, 2015

L'œil était dans la tombe, Editions Vents salés, 2017 (Prix
du Périgord vert 2018, Prix Littré / Jean Pierre Goiran
2018)

Le venin d'Hippocrate, Editions Cairn, 2020 (Prix Littré /
Jean Pierre Goiran 2020)

Sous le Nom de Paul Fauray

Meurtre au Kosovo, Editions Anne Carrière, 2006 (épuisé)

La bombe des mollahs, Editions du Rocher, 2012

Sous le nom d'Hiram

La sourate du Khamsin, Editions du Rocher, 2010

Prologue.

Mardi 6 décembre 2016

Bordeaux, cité des Arbousiers, 10 h

Construite au début des années soixante-dix au Nord de l'agglomération bordelaise, sur des terrains marécageux plantés de joncs et d'épineux que survolaient les hirondelles, la cité faisait la fierté des pouvoirs locaux par son aménagement ambitieux et moderniste. Elle était partie intégrante d'un audacieux plan d'urbanisation qui nécessita de drainer 2 000 hectares de marais pour la création d'un lac artificiel, qui lança le chantier titanesque du parc des expositions salué comme le plus grand d'Europe et qui posa les fondements d'un quartier futuriste où s'agrègeraient centre d'affaires, activités de loisirs et zones d'habitat. La structure inédite de dalles et de passerelles, les innovations architecturales abruptes au sein d'un vaste îlot entouré d'espaces verts furent accueillis comme la promesse d'un nouvel art de vivre.

Plus de 4000 habitants résidaient dans ces grands ensembles répartis en barres et tours de 17 étages, blocs massifs tous identiques, denses et

compacts, sans fantaisie inutile, sans recherche architecturale superflue ni vaine fioriture. Une bonne gestion imposait de rentabiliser le mètre carré sans négliger le confort auquel il était légitime d'aspirer en cette période de plein-emploi. Si les façades s'offraient tristement au regard dans leur morne uniformité, les appartements étaient en revanche de belles proportions et les pièces bien agencées. Ils s'ouvraient sur des balcons que pénétrait une lumière généreuse, ils avaient salle de bain avec baignoire et cuisine fonctionnelle, toutes « *les commodités* » requises selon l'expression des médias. Le quartier fut cité comme un modèle d'urbanisme concerté destiné à l'origine à accueillir les rapatriés d'Algérie et à favoriser la mixité sociale. Une cinquantaine de nationalités diverses s'y côtoya paisiblement. Les enfants jouaient sur la dalle et sur les pelouses alors entretenues, les mères se rencontraient sur les bancs disposés au pied des massifs feuillus qui les bordaient. Puis la crise frappa de plein fouet. Le projet d'aménagement initial qui se présentait comme une des vitrines urbanistiques des années 70 devait mobiliser une surface foncière trop importante avec des infrastructures trop coûteuses. Il fut abandonné et la cité des Arbousiers fut sacrifiée.

Chômage, minima sociaux, ascenseur social en panne, le quartier se replia sur lui-même. Une économie de survie prospéra. La cité s'organisa comme un village avec ses rites et ses règles. Coincée entre

voies rapides et voie ferrée, entre boulevard et Garonne, « *du mauvais côté du boulevard* » comme le constataient non sans résignation ses habitants, cité bordelaise ignorée des Bordelais, dédaignée de ses voisines toutes proches plus chanceuses et mieux intégrées car « *du bon côté du boulevard* », elle se figea, en marge de l'histoire d'une métropole qui grignotait sans trêve, obstinée et vorace, toujours plus d'espace. Pendant que le quartier baptisé Bordeaux Lac se transformait au fil des années en une zone commerciale, hôtelière et de bureaux, la cité restait enfouie dans la verticalité de ses tours, oubliée des plans d'urbanisme qui se succédaient.

Tout le monde se connaissait. Une population cosmopolite de jeunes savait repérer au premier coup d'œil, sous les passages qui s'enchevêtraient dans la cité et y composaient des lacs complexes, ceux qui étaient étrangers au quartier, qui venaient d'un ailleurs indistinct. On ne venait pas aux Arbousiers par hasard, avait-t-on coutume de dire, il fallait le vouloir.

La mairie, pour désenclaver le quartier et l'arrimer au centre de Bordeaux, y fit passer le tramway, il le traversait d'Ouest en Est. Ces efforts ne parvinrent à briser le fort sentiment identitaire d'appartenance à un destin commun, loin de ceux qui, stigmatisant la cité comme zone dangereuse, enfermaient toujours davantage ses habitants dans le cercle des exclus.

La pauvreté s'était installée depuis longtemps avec son cortège de misère. Les poubelles éventrées

sur les parkings qui servaient de dépotoirs, les déchets jetés à même le sol ou jonchant les plateformes qui reliaient entre elle les bâtisses vétustes, l'odeur nauséabonde qui saturait les halls d'immeubles dégradés de graffiti et de peinture écaillée, les boîtes aux lettres saccagées, les pelouses en jachère qui se transformaient en bourbiers l'hiver, les massifs hirsutes, les rideaux de fer tagués, la cité était délaissée dans ses barres d'immeubles dressées sur les terrains vagues. Une solidarité existait pourtant dans cette communauté où ceux qui n'avaient presque rien portaient assistance, comme ils le pouvaient, à ceux qui n'avaient rien. Les ascenseurs, faute d'entretien, ne fonctionnaient plus, les plus jeunes aidaient alors les plus âgés à porter leurs courses, à chaque palier résonnaient les téléviseurs, des cris d'enfants, des discussions, des rires, tout simplement les échos de la vie. Les commerces fermaient, la paupérisation plantait ses griffes dans une cité livrée à elle-même mais il existait toujours un sens aigu de la « *débrouillardise* », une attention portée à ses congénères d'infortune qui chassaient, au-delà de l'ennui d'un quotidien sans but rivé à une existence sans espoir, toute résignation.

Sur les parkings de la cité, on réparait les voitures, c'était un entremêlement de carcasses rafistolées dont on faisait vrombir les moteurs, la nuit, dans des courses effrénées, des rodéos parfois mortels. La plupart des conducteurs, souvent très jeunes, n'avaient pas le permis. Mais qu'importe, la

police n'osait s'aventurer dans ce quartier lorsque le soleil terminait sa course entre les tours et laissait place aux formes mouvantes d'une nuit hostile.

Thula était rentré depuis peu aux Arbousiers. Il vivait chez sa mère, sourde muette de naissance. Il était né dans cette cité, il en connaissait tous les secrets, il en avait tant de fois parcouru les interminables coursives. Il avait, douze ans plus tôt, quitté son quartier de « *los Arbusios* » comme ses copains et lui-même le surnommaient familièrement, pour intégrer le lycée militaire d'Autun. Mais ses amis ignoraient tout de son parcours, il n'avait plus donné de nouvelles. Son père mourut peu après et nul ne pensait interroger sa mère qui vivait recluse. Son cousin Bilal venu d'une cité voisine et qui travaillait comme informaticien à l'hôtel de police de Bordeaux l'avait incité à préparer le concours d'officier de police. Thula avait intégré l'école d'officiers de Cannes-Écluses. Sa connaissance des quartiers et sa parfaite maîtrise de la langue arabe lui avaient permis de rejoindre la DGSJ¹ à Levallois Perret. À la suite de menaces d'attentats à Bordeaux, on l'avait chargé d'y enquêter en infiltration en utilisant à cette fin ses réseaux locaux. La mission était dangereuse, nul ne devait, pour d'évidentes raisons de sécurité, connaître son

1. DGSJ : Direction Générale de la sécurité Intérieure, chargée sur l'ensemble du territoire de rechercher, de centraliser et d'exploiter le renseignement intéressant la Sécurité nationale.

appartenance aux services. Il était officiellement revenu au quartier comme travailleur social.

Aux Arbousiers, il retrouva ses anciens copains qui fêtèrent avec une joie sincère son retour parmi les siens. Comme autrefois, les mêmes accolades, les mêmes paroles fraternelles, les mêmes signes de reconnaissance. Au pied des immeubles, la vie reprit son cours. Thula s'investissait dans ses fonctions, il rendait nombre de services à ceux qui survivaient dans ce quartier déshérité, il les accompagnait dans leurs démarches, il les informait sur leurs droits, il leur servait de médiateur, il était apprécié. Il avait aussi croisé Malika, son « *amoureuse* » d'école primaire, qui l'avait suivi jusqu'au collègue Blanqui à Bacalan. À chaque rencontre, dans les petits commerces, en bas des tours, sur la placette où les jeunes du quartier se réunissaient, toujours l'interrogation muette de ces grands yeux sombres auxquelles il ne savait que répondre. Il l'avait laissée là douze ans plus tôt pour d'autres horizons, la vie l'avait embarqué sur d'autres chemins, il l'oublia. Il fut maladroit, sa gêne était palpable. Quelques semaines après son retour, il la croisa une fois de plus à l'épicerie où les familles avaient coutume de se rendre. On y trouvait, dans des pots de verre, les précieuses épices, en graines ou en poudres, le cumin, la coriandre, le gingembre, le paprika, le poivre noir, le curcuma, la cannelle, le safran, toutes les saveurs, délicates ou amères, suaves ou relevées, tous les parfums et les couleurs

qui bercèrent son enfance. Cette fois-là, Malika sortit de sa réserve et lui proposa qu'ils se revissent. Cette fois il n'hésita pas. C'était son amie d'enfance qui se tenait devant lui, droite et fière, il lui devait bien, au nom de leur passé, une explication. Il la lui fournira, apaisante, il lui racontera ce qu'elle aura plaisir à entendre. Et cette entrevue pouvait s'avérer fructueuse dans le cadre de sa mission. Il lui suffisait de rétablir le lien de confiance. Il accepta. Elle le remercia d'une légère pression de mains. Rendez-vous fut pris pour le lendemain soir chez elle.

Mercredi 7 décembre

Cité des Arbousiers, appartement de Malika, 17 h

Rien n'avait changé. La table de salle à manger en chêne noirci avec ses huit pieds imposants, le vaisselier d'un autre âge, les abat-jours de carton peint, le papier mural aux fleurettes roses et bleues, le vaste ciel nocturne contre la baie vitrée occupaient le même espace. Thula ne put se départir d'un léger malaise. Le temps s'était arrêté dans ce petit appartement suranné comme une montre au ressort brisé. Il ôta son blouson, le posa sur le bras du canapé au velours défraîchi où il s'installa. À la même place que jadis.

– Ça fait combien de temps au juste ?

– Douze ans, ça fait déjà douze ans Thula. Quand tu es parti, je suis rentrée en apprentissage, j'ai fait de la mécanique auto. Ça me plaisait. Mais je l'ai vite regretté. Tu imagines, une meuf faire de la mécanique ? Les mecs étaient graves, relous.

– Raconte-moi.

Une fois obtenu le CAP, elle trouva rapidement du travail. La mécanique était une filière gourmande en main d'œuvre. Mais si Malika fit part à